

Entre le baobab et l'érable
L'arbre francophone

En collaboration. *L'arbre à palabre des francophones*. Guérin, 1987

Jean Morisset

Number 30, December 1987, January 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23055ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Morisset, J. (1987). Review of [Entre le baobab et l'érable : l'arbre francophone / En collaboration. *L'arbre à palabre des francophones*. Guérin, 1987]. *Nuit blanche*, (30), 50–51.



ENTRE LE
BAOBAB ET L'ÉRABLE :

L'ARBRE FRANCOPHONE

par Jean Morisset

L'idée de francophonie a suscité une vaste production éditoriale au cours des derniers mois. Jean Morisset a particulièrement apprécié L'arbre à palabre des francophones que publiait un collectif chez Guérin pour ses renseignements, ses intuitions et ses paradoxes. Ainsi l'avenir du français incombe à la francophonie mais l'avenir de la francophonie ne préoccupe pas les Français.

Dès qu'on s'aventure dans les débats sous-jacents à la francophonie, on se rend vite compte que le premier problème vient du mot *francophone*, «un mot laid et chargé de connotations dangereuses» auquel il faudrait préférer le terme *francisant*, selon les uns, et même *francoglotte*, selon les autres. Ou alors, de façon toute simple et concise dans la grande tradition de la clarté française qui nous menace tous, pourquoi ne pas remplacer *francophone*, pour suivre une dernière suggestion, par *ressortissant d'un pays où le français est langue nationale, officielle, de culture ou d'usage* — bref, pour sigler la chose, un *resfralnocus!* Décidément, si Montesquieu eût prévu qu'il était *franglotte de culture* ou *francisant d'usage*, je me demande s'il n'aurait pas dû avoir recours à un psychanalyste persan — lacanien avant la lettre de préférence — pour lui enseigner comment être lui-même.

Ontologie et géopolitique

De toute évidence, la question ontologique qui se pose est la suivante: la France et les Français peuvent-ils être à la fois français et francophones? Il semble bien que non. On peut même estimer qu'il existe une espèce d'incompatibilité métaphysique entre l'état de Français et l'état de francophone. Certains francophones peuvent bien sûr devenir français par osmose phonétique ou par quelque *lifting* moléculaire, et certains Québécois ne sont pas dépourvus de talent à cet égard, mais il faut bien reconnaître que jamais ou presque ne réussira-t-on à transformer un Français en francophone.

Quant à savoir, par ailleurs, jusqu'à quel point la francophonie doit éviter de devenir française pour rester bien vivante — ce qui est après tout la réciproque de la question posée ci-dessus —, la réponse apparaît des plus ambiguës. Puisque les francophones du monde entier commencent à peine à établir des contacts directs entre eux — l'axe Dakar/Port-au-Prince/Montréal ou Abidjan/Tananarive/Nouméa relève pour le moment d'une géopolitique un peu futuriste —, c'est forcément à travers la France ou l'idée de la France que nous devons tous passer pour nous rencontrer. Mais comment tisser des liens francophonisants à travers une France trop française pour être francophone? Voilà le dilemme.

L'Angleterre du XIX^e siècle a appris de l'Australie, du Canada et même... de l'Afrique du Sud qu'elle devrait approfondir tôt ou tard la leçon inaugurale des États-Unis du XVIII^e siècle, à savoir qu'elle deviendrait peu à peu l'héritière culturelle de ses propres colonies. Et ainsi en serait-il de l'Espagne et du Portugal. Quant à la France, *filie aînée de l'Église, berceau de la Révolution et giron de la Culture*, dépourvue de toute colonie capable de devenir, à ses propres yeux et aux yeux des autres nations, aussi puissante qu'elle-même, elle allait



s'inventer des blocs compensatoires, notamment l'Amérique latine, susceptibles de lui procurer l'érotique culturelle qu'elle refusera de percevoir chez ses propres ressortissants coloniaux ou ex-coloniaux — Algérie, Haïti, Canada, etc. Lorsqu'un de Tocqueville écrit, en hommage aux États-Unis d'Amérique, cet hymne nommé *De la démocratie en Amérique*, il y voit évidemment une certaine réincarnation de la France post-aristocratique au Nouveau-Monde, mais ceci en anglais seulement. Il s'agit donc, en corollaire, de l'échec de la France à avoir produit une pensée française plus-que-française dans les colonies et, par voie de conséquence, du constat initial de la lente minorisation à laquelle la France elle-même sera inéluctablement vouée vis-à-vis ces Mondes Nouveaux qui la dépasseront dans une autre langue que la sienne. Elle ne s'en est pas encore tout à fait remise par ailleurs.

Ainsi, ne faut-il pas se surprendre si la France est devenue au cours des années, et sans trop s'en rendre compte, une minorité parmi les autres à l'intérieur de la francophonie. Une minorité qui s'ignore elle-même bien sûr, mais dont personne n'est vraiment dupe. Et je me demande, pour ma part, si le célèbre *Portrait du colonisé* d'Albert Memmi ne s'appliquera pas de plus en plus à la France elle-même, et à ses comportements de minoritaire complexée vis-à-vis la langue anglaise et la culture rock, plutôt qu'aux anciennes colonies de l'Hexagone. Incidemment, la contribution d'Albert Memmi dans *L'arbre à palabre* s'intitule précisément «Francophonie, nouvelle chance pour la France» et il est symptomatique d'observer que ce type de réflexion vienne d'un francophone et non pas d'un Français.

Le palabre des minoritaires

En fait, francophones ou Français, nous sommes tous devenus depuis un demi-siècle des minoritaires qui attendons la venue d'un événement — je ne sais trop lequel, notre propre rencontre peut-être? Nous sommes tous des minorisés attendant, inconsciemment ou pas, l'Événement qui nous rendra un jour majoritaires. Mais encore faut-il savoir, au-delà de cette congruence molle de nations disparates n'ayant pas encore senti le besoin de s'inventer un rêve commun qui les dépasse toutes, encore faut-il savoir ce qu'est et ce que pourrait être la francophonie.

Si on prête tant soit peu l'oreille aux rumeurs crépusculaires circulant autour de l'arbre à palabre, on prend vite conscience d'une ligne de démarcation révélatrice. En effet, les Français tendent à être des gestionnaires de la langue tandis que les non-Français conviés à exprimer leur point de vue sont souvent des créateurs, artistes ou écrivains (Hector Bianciotti, Édouard Glissant, Nabile Fares, René Depestre, Tahar Ben Jelloun, etc). Il y a bien sûr des exceptions et certains se retrou-

vent dans les deux camps, mais ce qui émerge de tout cela, c'est que la parole francophone questionnant l'espace francophone est essentiellement une parole biculturelle, pour ne pas dire bilingue: créole-français, arabe-français, québécois-français (?), etc. En contrepartie, la parole hexagonale, ou si on veut, la parole française de France s'avère à la fois institutionnelle et monoculturelle. Rares sont en vérité les hexagonaux qui ont été forcés par le destin à occuper un espace intermédiaire situé quelque part entre la France et la francophonie.

Sans doute l'un des problèmes inhérents à la francophonie est-il qu'il n'y a pas a priori d'identité francophone, sinon par opposition à la France. À moins bien entendu de pouvoir imaginer quelque phénomène précurseur de notre devenir commun et de se permettre de rêver librement. «Les écrivains, affirme Glissant, savent que la langue dont on rêve, la langue qu'on rêve est toujours plus accomplie que la langue qu'on utilise, la langue qu'on parle.» À défaut de parler francophone, rêvons donc francophone.

Toutes les langues de la francophonie sont nées d'une séparation de français normatif auquel nous sommes cependant forcés de revenir, ne serait-ce que pour en marquer symboliquement notre dissociation. C'est à travers des paroles d'une éclatante beauté que Depestre exprime cette échappée géographique qui donna naissance au créole:

Pour se donner une identité, les Haïtiens se firent voleurs de feu. Ils volèrent à la France le temps de ses verbes, la flamme de ses signifiants et de ses signifiés. À partir des héritages propres aux dialectes africains, l'imaginaire haïtien se constitua hardiment en «métier à métisser» le vocabulaire français. Tout en ayant l'air de vouer son âme aux séductions, aux charmes du français, Haïti changea ses lois cartésiennes en «loas», [tandis que les gens] n'ont jamais cessé de demander à la langue française de rafraîchir les rives de leurs rêves.

Évidemment, c'est toujours la périphérie qui métisse. Rimbaud a eu beau fuir jusqu'en Éthiopie le *terrorisme éclairé* de l'Académie, pris dans son propre étai colonial, il a préféré ne plus écrire plutôt que d'abyssiniser l'Académie. Or, y a-t-il un autre choix?

Voilà à mon avis le défi principal de la francophonie. Les francophones sont en immense majorité des locuteurs bilingues à cheval sur deux ou trois cultures et qui sont forcés de se normaliser à travers une langue — le français — qui leur sert à la fois d'instrument de coercition et de libération. C'est leur ambiguïté qui fait leur force et leur assimilation à la France qui sonne leur glas. Ce que tous les francophones ont en commun, c'est leur différence fondamentale d'une France sans laquelle ils n'ont rien en commun.

«Nous les francophones de la planète, s'écrie finalement Depestre, nous devons jeter notre vitalité, notre imagination, notre force de création dans le métissage du monde.» Oui, oui. Mais tout en métissant les franges déjà transculturelles de la planète, il ne faudrait certes pas oublier de métisser la France au passage. Et surtout, de l'informer de notre présence définitive dans cette langue dont elle n'aura jamais plus l'exclusivité. Dans une telle perspective, et au delà même du trauma colonial qui lui a donné naissance, il apparaît donc que c'est la francophonie qui sauvera la France avec ou malgré elle. Car c'est bien ce que révèle, en dernière instance, tout le non-dit de l'arbre à palabre, fût-il baobab, manguier ... ou érable! ■

En collaboration. *L'arbre à palabre des francophones*. Guérin, 1987; 12,95 \$.